

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 10 (1889)
Heft: 9

Artikel: L'Afrique à Paris en 1889 : [1ère partie]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-133643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A côté de l'activité des gouvernements, les sociétés privées anti-esclavagistes auront l'occasion d'étudier les mesures qu'elles auront à prendre pour seconder l'œuvre diplomatique des puissances. L'ajournement du **Congrès de Lucerne**, auquel le Comité suisse avait délégué M. Ed. Naville, président, et MM. E. Dufresne et G. Moynier, vice-présidents, n'a point découragé le cardinal Lavigerie. D'après les journaux, le Congrès aura lieu prochainement, mais dans d'autres conditions que celles qui avaient été annoncées primitivement. L'endroit et la date en seraient fixés à la majorité des voix par les anti-esclavagistes dont le nombre aura une quotité proportionnelle à l'importance de leur État. Mgr. Lavigerie demandera que chacune des nations européennes qui occupent une partie de l'Afrique s'engage à la répression de l'esclavage sur son propre territoire. Cette répression serait faite d'abord par l'armée de chaque État, ensuite par des auxiliaires employés par les différents États. La première opération serait de couper aux troupes de marchands d'esclaves le passage du Tanganyika.

Malgré son optimisme le cardinal Lavigerie ne se dissimule pas que son œuvre soulève des difficultés sérieuses, surtout d'ordre politique. Les gouvernements dont les intérêts sont opposés lutteront les uns contre les autres. Leurs rivalités risquent de compromettre l'unité de l'entreprise ; toutefois, il ne doute pas du succès définitif de l'œuvre anti-esclavagiste. En réponse aux reproches que lui ont adressés quantité de journaux politiques et religieux, plus ou moins indifférents au sort des esclaves, le cardinal Lavigerie a tenu à affirmer que le papisme n'a rien à faire dans cette entreprise. « Tous nos frères peuvent se joindre à nous, » a-t-il dit, « nous n'aurons d'autre bannière que celle de la pitié, et c'est la liberté que nous voulons donner à ces millions de malheureux. »

L'AFRIQUE A PARIS EN 1889

Dans une de ses charmantes Lettres à la *Suisse libérale* sur l'Exposition de 1889, notre compatriote et ami, M. Henri Jacottet, écrivait : « On apprend dix fois, cent fois plus, en voyant de ses yeux qu'en lisant dans les livres... Pour instruire, il faut multiplier les moyens de voir, et de voir beaucoup. Or, comme il est difficile et coûteux de faire le tour du monde, bienvenue est une exposition qui nous montre le monde en raccourci. »

Ne pouvant nous rendre en Afrique, ni étudier les Africains chez eux,

nous avons tenu, pour notre instruction et en vue de nos abonnés, à voir l'Afrique à Paris en 1889 : ses produits et ses populations représentées par de nombreux types de tribus différentes, et à entendre les explorateurs revenus récemment du continent mystérieux et annoncés pour parler au Congrès colonial et au Congrès des sciences géographiques. Il ne nous est pas possible de dire ici tout ce que nous avons vu et entendu d'instructif, nous voudrions seulement, dans un ou deux articles, condenser en quelques pages ce qui nous a frappé, afin d'engager au moins quelques-uns de nos lecteurs à aller voir pendant que l'occasion leur en est encore offerte, persuadé que le savoir fourni par les livres est toujours pauvre à côté de celui que donne la réalité.

C'est surtout dans la partie de l'Exposition groupée à l'Esplanade des Invalides que nous rencontrons l'Afrique et les Africains ; non pas qu'on ne les trouve que là. Au Champ de Mars, nous le verrons, se dressent, dès l'entrée, à droite, le pavillon du Canal de Suez, et à l'extrémité du Palais de l'Industrie, également à droite, le bazar marocain et la rue du Caire, une des parties de l'Exposition dont la couleur locale est la plus parfaite.

Il va sans dire que, ni dans l'une ni dans l'autre des deux parties de l'Exposition, au Champ de Mars pas plus qu'à l'Esplanade des Invalides, ne se trouvent représentés le continent entier ni toutes les populations africaines ; ce que l'on y rencontre, ce sont surtout les produits de territoires coloniaux ou d'États plus ou moins voisins, le Maroc, l'Égypte : toutefois d'autres États éloignés, la république Sud-africaine, par exemple, y tiennent une bonne place. On peut dire, d'une manière générale, que les colonies africaines de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Portugal et de l'Espagne brillent par leur absence, ce qui peut étonner, non pour l'Allemagne qui s'est tenue à l'écart même du Congrès des sciences géographiques, mais pour le Portugal et l'Espagne, très bien représentés à ce dernier comme au Congrès colonial international. Bref, à part les États africains susmentionnés, il n'y a guère que des territoires de colonies françaises qui aient exposé ; mais comme ceux-ci se trouvent au nord, à l'ouest et à l'est du continent, leurs produits et les indigènes venus à Paris sont assez nombreux pour fournir une instruction utile et intéressante.

Dès l'entrée à l'Esplanade des Invalides, d'ailleurs, on embrasse les deux extrémités du continent, le premier pavillon que l'œil rencontre étant celui du Transvaal, et le second celui de l'Algérie.

La république Sud-africaine qui participe officiellement à l'Exposition

a réuni dans son pavillon les plus caractéristiques de ses produits : des minéraux et des pépites d'or d'un poids considérable, des céréales, des herbes médicinales employées contre la dysenterie, des fruits secs, entre autres des abricots, des graines de baobab, des tabacs ; une collection complète de sa faune ornithologique, des peaux, des fourrures, des plumes d'autruche, des laines, des défenses d'éléphants ; une intéressante collection ethnographique cafre ; mais surtout une vitrine dans laquelle tous les mois sont déposés des lingots d'or représentant l'extraction faite le mois précédent dans les mines du Transvaal. Lors de notre dernière visite à ce pavillon la valeur des lingots exposés était de trois millions et demi. On comprend qu'un service spécial de garde fût organisé pour veiller sur cette exposition.

Tout auprès s'élève le pavillon de l'Algérie, joli palais, avec des coupoles, des ogives, des faïences polychromes, tous les motifs charmants de l'art mauresque, et un minaret copié sur celui de la mosquée de Sidi Abd-er-Rhaman, à Alger, puis une profusion de colonnades, parmi lesquelles on est assez étonné de trouver des colonnes à chapiteaux gréco-romains. Il paraît que les architectes algériens en faisaient venir de toutes taillées d'Italie. Les palmiers et les bananiers qui entourent le palais ajoutent encore à la couleur locale de cette partie de l'Exposition, à laquelle appartiennent également le palais et le *souk* tunisien, derrière lequel sont dressées quelques tentes de guerriers, une écurie de petits chevaux arabes servant à donner le spectacle d'une *fantasia*, et aussi des maisons kabyles juxtaposées qui, avec leurs murs faits de torchis et leurs toits recouverts de tuiles ressemblent beaucoup aux masures de nos villages, à cette différence près que celles-ci sont proprement tenues, tandis que, selon le proverbe du pays, « le Kabyle ne songe point à nettoyer sa demeure tant que le champ de légumes n'a pas besoin d'être fumé. » Lorsque nous y sommes entré, elles commençaient à atteindre le degré de saleté nécessaire pour être tout à fait authentiques. Dans un angle de la pièce obscure dont l'entrée était permise aux visiteurs, on apercevait une jeune fille — probablement une sœur aînée — berçant un bébé, tandis qu'une femme, empaquetée dans son vêtement de toile blanche, mais le visage non voilé — contrairement à l'usage des Mauresques — était occupée à tisser de la laine, et que d'autres enfants plus jeunes courraient, pieds nus, autour des visiteurs, ne se gênant pas pour leur tendre la main. Les affections de famille paraissent vives et profondes chez les Kabyles. L'un d'eux, avec lequel nous nous entretenions, et qui nous paraissait un peu mélancolique, nous fit comprendre d'où lui venait son

air de tristesse. Paris et l'Exposition lui semblaient bien beaux sans doute, mais il avait laissé en Kabylie « une mère âgée et deux enfants qu'il lui tardait beaucoup de revoir. »

Dans le vestibule du palais de l'Algérie, richement décoré à la mauresque, une vaste carte de la colonie française montre les parties du territoire dont l'immigration européenne a déjà pris possession ; elles sont teintées en rouge, en sorte que d'un regard on embrasse l'état actuel de la colonisation. Puisque nous parlons de cartes, disons qu'un des mérites de cette exposition algérienne, et aussi des autres, nous paraît être de présenter toujours au moins une carte du pays d'où proviennent les objets exposés, en sorte que les visiteurs peuvent se rendre compte de la situation et de la configuration du terrain de ces contrées. Le palais de l'Algérie est privilégié sous ce rapport ; les cartes et les reliefs y abondent : cartes spéciales pour chacune des provinces d'Alger, d'Oran et de Constantine, carte physique, carte agricole, carte vinicole, carte minière, carte administrative, etc. Pour en revenir à la première, sans doute le territoire colonisé est encore bien restreint, eu égard à l'éten-due des terres, car, sur les quinze millions d'hectares du Tell, la culture européenne n'en féconde annuellement guère plus d'un million ; néanmoins le résultat de la colonisation est satisfaisant, — étant donné le temps relativement court écoulé depuis l'achèvement de la conquête (1857), — puisque, d'après le dernier recensement, 486,000 Français ou Européens sont établis sur le sol algérien.

En face de la carte, sous de gracieuses arcades, sont rangés des échantillons des minéraux et des bois de l'Algérie. La province d'Oran expose des blocs de marbre-onyx, dont le poli parfait, la translucidité, les tons veloutés et puissants sont une fête pour l'œil. Parmi les riches-ses forestières, le liège est la seule dont les colons aient tiré parti jus-qu'ici. Un habitant de la province d'Alger a cependant exposé des objets tournés dans des nœuds de thuya dont les veinures admirables attirent beaucoup les curieux. Mais jusqu'ici ni les bois de charronnage, ni les bois d'ébénisterie, dont la collection est fort intéressante, n'ont donné lieu à un commerce notable.

Sur le vestibule ouvrent trois portes, dont chacune donne entrée à une galerie consacrée à l'exposition particulière de l'un des trois dépar-tements de l'Algérie. Les murs sont décorés de peaux de lions et de pan-thères, de harnachements arabes brodés d'argent, de tapis indigènes. Mais ce n'est pas là ce qui est le plus intéressant. Beaucoup plus impor-tants sont les spécimens d'alfa, de céréales, d'huile d'olive, de tous ces

produits agricoles qui, en dix ans, ont fait monter l'exportation algérienne de 131 millions à plus de 200 millions.

Au bout de chacune des trois galeries, chaque province a ouvert une salle que tapissent des rayons chargés de bouteilles ; 1639 exposants y ont réuni leurs envois ; il en ressort ce fait que, depuis dix ans, l'Algérie a pris place parmi les pays qui produisent le vin en grand. En 1878, le vignoble algérien en était à ses débuts ; avec ses 18,000 hectares, il était loin de subvenir à la consommation locale. Aujourd'hui, 90,000 hectares de vignes algériennes ont donné, l'année dernière, trois millions d'hectolitres, en sorte que l'on peut dire que l'Algérie arrivera à produire en quantité suffisante pour combler tous les déficits que le phylloxéra fait subir au continent européen.

N'oublions pas de mentionner, à propos du palais de l'Algérie, ce que l'on peut appeler l'exposition saharienne. En effet, derrière le palais, vous remarquez un appareil à faire les puits artésiens, dont la haute chèvre attire de loin les regards. Cette charpente en fer est faite de morceaux taillés de façon à ne pas excéder la charge d'un chameau. Accolé au palais, se trouve un petit pavillon dans lequel la Compagnie de l'Oued-Rirh a dressé un tableau pittoresque de ses explorations, et, dans la section de la province de Constantine, la Société de Batna et du Sud algérien en a fait autant pour les siennes. En regardant attentivement, vous croiriez passer par le Tell et les hauts plateaux de l'Algérie à travers les sables jusqu'à Touggourt. Des photographies vous montrent les terres calcinées et nues sur lesquelles les palmiers se découpent comme des plantes de métal. Le noir des ombres, pareilles à des plaques d'encre, vous donne l'idée d'un soleil qui aveugle. Des coupes géologiques représentées au naturel par des échantillons des terrains vous font connaître le sol à travers lequel les sondages vont chercher l'eau souterraine ; vous voyez des échantillons des poissons qui vivent dans ces eaux, des échantillons de toutes les récoltes que ces mêmes eaux font pousser quand elles arrosent le sol, des échantillons de toutes les espèces de dattes et de toutes les parties utilisables du palmier ; des cartes et même un plan en relief où M. Rolland, le jeune ingénieur des mines qui, par ses publications et ses conférences, a particulièrement contribué à attirer l'attention sur ces curieuses entreprises, vous montre comment on crée une oasis de toutes pièces sur un emplacement où auparavant il ne poussait pas un brin d'herbe.

Nous avons vivement regretté de ne plus rencontrer à Paris les deux Touaregs qu'y avait amenés M. E. Masqueray, directeur de l'École des

lettres d'Alger, que nous avons eu grand plaisir à entendre dans les deux congrès susmentionnés. Nos lecteurs savent ce que les explorateurs français au Sahara ont eu à souffrir de la part des Touaregs. Après leur visite à Paris, les deux membres de la Confédération des Taïtogs, qui vont en course pour le commerce ou la guerre d'Insalah au nord, à Ghat à l'est et à Timbouctou au sud, émerveillés de tout ce qu'ils ont vu, et ravis du charme par lequel les Français attirent à eux les peuples les plus lointains, sont retournés à Alger ; « mais, » écrit M. Masqueray, « ceux-là ne couperont pas la gorge au premier Européen qu'ils rencontreront dans le Sahara ; je puis dire qu'ils nous trouvent autant aimables que surprenants, si bien qu'ils projettent de recommencer ce merveilleux voyage quand ils auront dit à leurs familles qu'on peut aller dans le pays des « ogres » et en revenir. »

Le palais tunisien, imité en partie des édifices de Kairouan, exerce sur l'œil un charme tout particulier par ses lignes et ses couleurs, et cependant l'aspect du *souk* ou marché tunisien l'emporte. La grande galerie voûtée, crépie à la chaux, des deux côtés de laquelle s'étendent des loges où les marchands tunisiens, maures ou juifs, vendent leurs différents articles ou travaillent de leurs petits métiers, est un des coins les plus curieux de l'Exposition. Vous trouvez là des fabricants de *tchechias* à glands bleus ou noirs, de babouches rouges et jaunes, des marchands de parfums, d'étoffes, de boîtes laquées, de maroquinerie, de toute la bimbeloterie orientale. Accroupis, coiffés les uns du turban, les autres simplement de la *tchechia*, ils travaillent avec le flegme et la tranquillité qui distinguent les races musulmanes. On respire dans ce quartier une étrange odeur composite, faite d'encens, d'essence de roses, de mille autres ingrédients qu'on ne peut définir, et qui appartient à l'Orient. Les nombreux indigènes qu'on y rencontre doivent trouver étrange le contraste entre le silence qui caractérise la vie arabe, même dans des villes comme Alger et Tunis, et la cohue d'Européens bruyante et rieuse qui défile sans cesse dans le bazar. La gravité arabe elle-même se détend à ce contact ; les marchands sourient d'un air nonchalant, et les jeunes Tunisiens, en petites vestes bleues galonnées d'or, en larges pantalons bouffants, courrent des uns aux autres, offrant leurs services, et criant leurs boniments dans un français qui ne manque pas d'une certaine correction.

Si l'on veut se faire une idée du monde barbaresque sans passer la Méditerranée, on n'a qu'à se rendre au souk tunisien dans les premières heures de la matinée, alors que les visiteurs sont encore peu nombreux.

Le bruit de la foule et le costume cosmopolite européen n'ont pas encore éteint la couleur locale que donnent à ce quartier soit les constructions, soit ceux qui les habitent.

Le café-concert tunisien s'ouvre près de là. C'est une cour quadrangulaire à ciel ouvert, entourée d'un petit portique, aux tapisseries et aux colonnettes de couleurs criardes. Sur trois côtés sont les spectateurs auxquels de petits Tunisiens servent le café maure. Le quatrième côté est occupé par une estrade, sur laquelle sont assises cinq chanteuses toutes chamarrées d'or et de paillettes, jouant sur le tambour de basque et la *darbouka* des airs d'une extrême monotonie. L'une d'entre elles esquisse une de ces danses mauresques qui ne consistent guère qu'en un lent balancement des hanches, puis elle tourne et pirouette avec une certaine grâce, en faisant flotter derrière elle deux mouchoirs qu'elle tient alternativement à la main ou dans la bouche.

Pendant notre visite à l'Exposition, le bruit se répandit que des industriels fabriquaient à Paris toutes sortes d'objets qu'ils vendaient indûment sur place comme produits de l'Orient. De l'enquête qui fut faite à cette occasion, ressortit le fait que c'est bien à Tunis et rien qu'à Tunis qu'on fabrique les couvertures, les tapis, les étoffes de laine ou de soie, les broderies, les cuirs travaillés, les poteries en vente au souk de l'Esplanade des Invalides. Les objets fabriqués sous les yeux du public par des ouvriers indigènes ne sont pas davantage des produits de l'industrie française¹.

Nous y avons vu arriver une délégation scolaire tunisienne, composée de neuf élèves du collège Sadiki et de quatre élèves-maîtres de l'école normale Aloui. Elle était conduite par Si-Tahar-Ben-Salab, directeur du collège Sadiki, et par M. Duffio, professeur de français.

¹ Depuis l'établissement du protectorat de la France sur la Tunisie, le Service forestier a voué à la question des forêts une attention persévérente. La collection qu'il a exposée dans un pavillon en bois de palmier-dattier a pour objet de montrer les divers produits que les massifs forestiers de ce pays peuvent fournir, l'usage qu'en font les indigènes tunisiens, et les différents emplois auxquels l'industrie européenne pourra les affecter. Elle comprend, pour chaque essence, des échantillons destinés à faire connaître les qualités de son bois et des produits ouvrés, des spécimens de l'industrie indigène, des lièges, des écorces à tan, des charbons, des goudrons, des cannes, et les produits du palmier et de l'alfa. Des cartes indiquent la répartition des forêts sur territoire tunisien. Des notices rendent compte des principaux procédés employés pour l'exploitation des forêts ainsi que des prix de vente et de revient.

Avant de poursuivre notre course vers les autres pavillons coloniaux, arrêtons-nous un moment en présence d'une exposition spéciale que les indigènes algériens et tunisiens ont tous les jours sous les yeux, et qui nous paraît devoir être une de celles qui parleront le plus fortement à leur esprit pour leur faire comprendre la supériorité de notre civilisation.

En face des palais de l'Algérie et de la Tunisie s'élève celui du Ministère de la guerre, où sont exposés tous les engins de destruction qu'a inventés jusqu'ici le génie militaire. Mais, entre ce palais et l'avenue dans laquelle se promènent chaque jour les indigènes africains, ont été dressés par les sociétés françaises de secours aux blessés sur les champs de bataille, les modèles de tentes et d'ambulances, les plus perfectionnés qu'aient imaginés de son côté le génie de la charité. Tout dans celles-ci : aération, linge, mobilier, objets de toilette, cuisine, appareils de chauffage, etc., a été préparé et disposé avec un soin qui montre combien le dévouement est ingénieux pour procurer aux victimes de la guerre tous les adoucissements que peuvent réclamer leurs souffrances. En présence de ces manifestations de la charité, il nous semble que les adhérents de l'islam, qui fait un devoir à ses sectateurs de maudire les chrétiens et, s'ils le peuvent, de les exterminer, doivent se dire : « ceux que nous méprisons comme des chiens, nous sont de beaucoup supérieurs. Nous achevons notre ennemi quand il est tombé sous nos coups ; eux, non seulement ne nous fouleraient pas lorsque nous serions couchés sur le champ de bataille, mais encore ils nous relèveraient, panseraient nos blessures, et nous soigneraient comme leurs frères. »

Il est permis, croyons-nous, d'espérer que si les Africains venus à Paris peuvent nous instruire, à son tour l'Exposition dans son ensemble, ou telle partie de celle-ci, contribuera fortement à faire tomber les préjugés de ceux qui jusqu'ici se sont montrés le plus réfractaires à la civilisation européenne. Quelle que soit la différence qui existe entre l'enseignement traditionnel qu'ils ont reçu, et celui que l'on donne à nos populations, ils peuvent, par le cœur, saisir ce qu'il serait peut-être très difficile de faire entrer dans leur esprit. Ce qu'ils voient de leurs yeux tous les jours les instruira mieux que beaucoup de leçons ou de discours.

CORRESPONDANCE

Lettre de Seshéké (Haut-Zambèze), de M. D. Jeanmairet.

Seshéké, Zambèze, le 28 décembre 1888.

Mon message n'est pas un bon vœu de nouvelle année, mais une bien triste nouvelle : notre chère petite Marguerite nous a été enlevée la veille de Noël, des